



**contes
d'une poche**

Karel Čapek

**et d'une
autre poche**



contes
d'une poche
et d'une
autre poche

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Lettres d'Angleterre, La Baconnière, 2017

La Fabrique d'absolu, La Baconnière, 2015

Dachenka, ou la vie d'un bébé chien, Les Éditions du Sonneur, 2013

La Guerre des Salamandres, La Baconnière, 2012

Récits apocryphes, L'Âge d'Homme, 2012

L'Année du jardinier, Éditions 10-18, 2011

Voyages vers le Nord, Les Éditions du Sonneur, 2010

© Les Éditions du Sonneur, 2018

ISBN : 978-2-37385-080-2

Dépôt légal : mai 2018

Édition : Viviane du Guiny

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Illustration de couverture : Jean-François Martin

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

contes
d'une poche
et d'une
autre poche

Karel Čapek

Traduit du tchèque par Barbora Faure
et Maryse Poulette



contes
d'une poche...



L'affaire de l'agent Mejzlík

L'AGENT DE POLICE Mejzlík était songeur :

– Écoutez, M. Dastych, dit-il au vieux briscard du commissariat, en fait, je viens vous demander conseil. Il s'agit d'une affaire qui me tracasse.

– Alors, dites-moi tout, répondit Dastych. Votre affaire, qui concerne-t-elle ?

– Moi, soupira Mejzlík. Plus j'y pense, moins j'y vois clair. Écoutez, il y a de quoi devenir fou.

– Quelqu'un vous aurait-il fait du tort ? demanda Dastych d'un ton apaisant.

– Personne, lança Mejzlík. C'est cela le pire. C'est moi qui ai fait quelque chose d'incompréhensible.

Dastych prit un ton lénifiant :

– Ce n'est peut-être pas si grave. Qu'avez-vous donc fait, jeune homme ?

– J'ai pincé un perceur de coffres-forts, répondit Mejzlík d'un air sombre.

– Et c'est tout ?

– Oui, c'est tout.

– Mais ce n'était pas le bon, c'est ça ? dit Dastych pour essayer de l'aider.

– Si, il a tout avoué. Il a vidé le coffre de l'Association juive de Bienfaisance. C'est un certain Rozanowski ou Rosenbaum, de Lvov, marmonna Mejzlik. On a trouvé chez lui des pincés-monseigneur, et tout le reste.

– Alors que voulez-vous savoir ? l'encouragea le vieux Dastych.

– Je voudrais bien savoir, dit pensivement le policier, comment je suis parvenu à le coincer. Attendez, que je vous raconte l'histoire dans l'ordre. Il y a un mois, c'était le 3 mars, j'étais de service jusqu'à minuit. Je ne sais pas si vous vous rappelez, il pleuvait déjà depuis trois jours... Donc je m'arrête un moment au bistrot et je m'apprête ensuite à rentrer chez moi, à Vinohrady. Mais au lieu de cela, je prends la direction opposée, vers la rue Dlážďená. Pouvez-vous, s'il vous plaît, me dire pourquoi je suis justement allé de ce côté-là ?

– Peut-être tout bonnement par hasard, suggéra Dastych.

– Par un temps pareil, on ne traîne pas dans les rues juste par hasard. Je voudrais bien savoir ce que je cherchais là, bon sang de bonsoir. Qu'en pensez-vous, cela aurait-il pu être une sorte de prémonition ? Vous savez, quelque chose comme de la télépathie ?

– Heu, fit M. Dastych, c'est tout à fait possible.

– Vous voyez, dit Mejzlík, soucieux. C'est bien le problème. Mais cela aurait aussi pu être une espèce d'envie inconsciente d'aller voir ce qui se passait du côté des Trois Vierges.

– Ce taudis dans la rue Dlážděná, se souvint Dastyh.

– Exactement. C'est là que logent les pickpockets et les cambrioleurs de Pest ou de la Corne d'Or quand ils viennent pour un boulot à Prague. Un endroit que nous avons à l'œil. Qu'en pensez-vous, est-ce que je serais allé y jeter un coup d'œil par pure habitude de flic ?

– C'est possible, acquiesça Dastyh. Parfois on fait ce genre de choses tout à fait machinalement, surtout quand on a le sens du devoir. Cela n'a rien d'anormal.

– Je me rends donc rue Dlážděná, je regarde en passant le registre des occupants des Trois Vierges et je poursuis mon chemin. Au bout de la rue Dlážděná, je m'arrête et je reviens sur mes pas. Pouvez-vous me dire, s'il vous plaît, pourquoi je suis revenu sur mes pas ?

– L'habitude, avança M. Dastyh, l'habitude de patrouiller.

– Possible, admit le brigadier. Mais je n'étais plus de service et je voulais rentrer chez moi. C'était peut-être un pressentiment.

– Cela peut arriver, reconnut Dastyh. Ce genre de pressentiment n'a rien de mystérieux. On sait bien que l'être humain possède certaines facultés supérieures.

– Bon sang ! hurla Mejzlík. C'était donc par habitude ou à cause d'une faculté supérieure ? Je voudrais bien le savoir ! Mais attendez, alors que je déambulais péniblement, j'ai

croisé un individu. Dites-moi un peu pourquoi diable quelqu'un n'aurait-il pas le droit de prendre la rue Dlážděná à une heure du matin ? Il n'y a là rien de suspect. Moi-même, je pensais que cela n'avait pas d'importance, mais je me suis tout de même arrêté sous un réverbère pour allumer une cigarette égyptienne. Vous comprenez, c'est ce que nous faisons quand nous voulons voir quelqu'un de plus près, la nuit. Qu'en dites-vous, hasard, habitude ou... une sorte d'alarme inconsciente ?

– Je n'en sais rien, dit M. Dastych.

– Moi non plus, s'écria Mejzlík rageusement. Mille tonnerres ! Alors j'ai allumé ma cigarette sous le réverbère et cet homme est passé près de moi. Je ne l'ai même pas regardé, j'observais juste le sol. Et quand le type m'a dépassé, quelque chose s'est mis à me travailler. « Sacredieu ! Il y a quelque chose qui ne colle pas » me suis-je dit. Mais quoi ? Je n'avais même pas vraiment prêté attention à ce quidam. J'étais donc là sous la pluie, sous le réverbère, à réfléchir et tout à coup, je me dis : « Les chaussures ! Ce type a quelque chose de bizarre sur ses chaussures. » Et qu'est-ce que c'était ? Je vous le dis tout de go : de la cendre.

– Quelle cendre ? demanda Dastych, étonné.

– De la cendre, vous dis-je. À cet instant-là, je me suis souvenu que ce type avait de la cendre sur ses chaussures, entre l'empaigne et la semelle.

– Et pourquoi n'aurait-il pas eu de la cendre sur ses chaussures ? s'enquit Dastych.

– C'est évident, s'écria Mejzlík. Monsieur, à cette seconde j'ai tout vu, j'ai vu la paroi incombustible d'un coffre-fort qu'on venait de découper, avec la cendre qui se répand par terre. Vous savez, cette cendre qui se trouve entre les plaques d'acier. Et j'ai vu ces chaussures marcher dedans.

– C'était une intuition, décida Dastych. Une intuition géniale mais accidentelle.

– Foutaises ! dit Mejzlík. S'il n'avait pas plu, je ne l'aurais même pas remarquée, cette cendre. Seulement, quand il pleut, les gens n'ont généralement pas de cendre sur leurs souliers, comprenez-vous ?

– Alors c'était une déduction empirique, affirma M. Dastych. Une belle déduction, fondée sur l'expérience. Et après ?

– Bien entendu, j'ai suivi ce type, et évidemment, il s'est engouffré aux Trois Vierges. Ensuite j'ai fait venir deux agents en civil et nous avons fait une perquise. Nous avons trouvé M. Rosenbaum avec la cendre, les pinces et les douze mille couronnes de la caisse de l'Association juive de Bienfaisance. La suite des événements n'a rien d'intéressant. Vous savez, les journaux ont écrit que la police avait fait cette fois-là montre d'une grande promptitude – quelle idiotie ! Si je ne m'étais pas engagé par hasard dans la rue Dlážděná, si je n'avais pas regardé par hasard les chaussures de ce voyou... En fait, dit Mejzlík d'un ton abattu, tout cela est le fruit du hasard. Et c'est justement cela le problème.

– Quelle importance ? Ce fut un succès, jeune homme, et dont vous pouvez être fier.

– Être fier! explosa Mejzlík. Comment pourrais-je être fier, Monsieur, si je ne sais pas de quoi? De mon merveilleux flair de détective? De mes réflexes ordinaires de flic? D'un heureux hasard? D'une sorte d'intuition, ou de télépathie? Voyez-vous, c'est ma première affaire d'importance, il faut que je m'accroche à quelque chose, non? Mettons qu'on me confie demain une affaire de meurtre, M. Dastych, que ferai-je? Me faudra-t-il parcourir les rues en scrutant les chaussures des passants d'un œil de lynx? Ou vaquer à mes occupations et attendre qu'un pressentiment ou une voix intérieure me conduise jusqu'à l'assassin? Vous voyez, voilà où j'en suis. Toute la police se dit maintenant: « Ce Mejzlík, il a du flair; on en fera quelque chose, de ce jeune binoclard, c'est un vrai détective, il a du talent. » Me voilà dans une situation désespérée, marmonna Mejzlík. On a tous besoin d'avoir une méthode. Jusqu'à ma première affaire, je croyais aux méthodes exactes: l'observation, l'expérience, l'enquête rationnelle, et toutes ces bêtises. Pourtant quand je repense à ce cas, je vois que... Écoutez, s'écria-t-il avec soulagement, je suis convaincu que c'était juste un heureux hasard.

– Cela en a tout l'air, dit M. Dastych d'un ton sage. Mais il y a là aussi un peu d'esprit d'observation et une bonne dose de logique.

– Et les automatismes, dit le jeune homme d'un ton abattu.

– Et de l'intuition. Et aussi du flair. Et de l'instinct.

– Doux Jésus, vous voyez bien! se lamenta Mejzlík. M. Dastych, comment je peux procéder désormais?

– Agent Mejzlik, téléphone ! annonça le serveur. C'est le commissariat.

– Nous y voilà, gronda Mejzlik, atterré.

En revenant à la table, il était pâle et nerveux.

– Garçon, l'addition ! cria-t-il d'une voix irritée. Voilà, ça y est. Ils ont trouvé un étranger assassiné dans un hôtel. Diable, et si seulement...

Et il s'en alla. Ce jeune homme énergique semblait avoir un méchant trac.

Le chrysanthème bleu

« EH BIEN, JE VAIS VOUS RACONTER, dit le vieux Fulinus, comment Klára a fait son apparition dans cette histoire. À l'époque, je m'occupais des jardins du prince de Lichtenberg à Lubenec. Vous savez, Monsieur, le vieux prince, c'était un connaisseur comme on n'en fait plus ; il faisait venir des arbres de chez Veitsch en Angleterre, et rien que des bulbes de Hollande, il s'en est fait livrer dix-sept mille, mais c'est une autre histoire. Un dimanche donc, en me promenant dans les rues de Lubenec, je rencontrai Klára ; c'était, voyez-vous, l'idiote du village, une innocente, sourde et muette, qui passait son temps à vagabonder en braillant comme une bienheureuse... Pouvez-vous me dire, Monsieur, pourquoi ces idiots-là ont un air si béat ? Je m'éloignais déjà pour éviter qu'elle ne vienne m'embrasser quand soudain j'ai aperçu entre ses grosses pattes un bouquet : c'était de l'aneth et d'autres cochonneries ramassées dans les champs ; mais au milieu, Monsieur – j'ai vu pas mal de choses dans ma vie, pourtant je faillis en avoir une attaque –, au milieu de son bouquet, cette toquée avait un chrysanthème pompon, qui

était *bleu*... Oui, Monsieur, bleu ! À peu près du même bleu que *Phlox laphami*, un bleu légèrement ardoise, avec des pétales bordés de rose satiné et, au centre, la même couleur que *Campanula turbinata* ; une fleur double magnifique, mais ça, encore, ce n'était rien : ce bleu-là, Monsieur, était totalement inconnu – et l'est encore – chez le chrysanthème. Il y a deux ans, je travaillais chez le vieux Veitsch : sir James s'était vanté devant moi d'avoir possédé l'année précédente un chrysanthème, importé tout droit de Chine, d'une légère teinte lilas ; celui-ci n'avait malheureusement pas survécu à l'hiver. Et voilà que cette demeurée caquetante tenait entre ses griffes un chrysanthème aussi bleu que vous pouvez l'imaginer... Bref. Cette Klára me fourra donc son bouquet dans les mains, en poussant des beuglements de joie. Je lui donnai une couronne en lui montrant le chrysanthème :

– Klára, où es-tu allée chercher ça ?

Klára se mit à glousser et à grogner d'enthousiasme, mais je ne pus en obtenir davantage. Je lui hurlai dessus, lui expliquai par des gestes ce que je voulais ; rien à faire, elle souhaitait à tout prix m'embrasser. Je courus alors chez le vieux prince lui montrer le précieux chrysanthème bleu :

– Excellence, cette fleur pousse quelque part dans les environs ; venez, nous allons la chercher.

Le vieux fit immédiatement atteler une calèche pour que nous puissions emmener Klára avec nous. Seulement entre-temps, Klára avait disparu et elle était introuvable. Nous demeurâmes debout près de la voiture une bonne heure,

jurant tant et plus – le prince avait jadis servi dans les dragons... Nous n'avions pas encore épuisé notre répertoire lorsque nous vîmes Klára revenir, la langue pendante; elle me fourra dans la main un plein bouquet de chrysanthèmes bleus fraîchement arrachés. Le prince lui tendit un billet de cent couronnes, mais Klára, de déception, se mit à pleurnicher; la malheureuse n'avait jamais vu de billet... Je dus lui donner une pièce pour la calmer. Elle se mit alors à danser, à hurler; puis nous l'installâmes sur le siège en lui montrant les chrysanthèmes bleus.

– Et maintenant, Klára, montre-nous où c'est!

Klára, sur son siège, poussait des cris de joie; vous n'imaginez pas ce que Son Altesse le cocher pouvait être scandalisé de devoir être assis à ses côtés. En outre, les chevaux s'emballaient à chaque braillement et cocorico de Klára; ce fut un voyage infernal. Après une heure et demie de route, je dis:

– Excellence, nous avons fait au moins quinze kilomètres.

– Aucune importance, grogna le prince, nous irons jusqu'à cent s'il le faut.

– Bien, dis-je, mais Klára était de retour avec son second bouquet au bout d'une heure. Cet endroit ne peut donc se trouver à plus de trois kilomètres de Lubenec.

– Klára, s'écria le prince en montrant les chrysanthèmes bleus, où poussent-ils? Où les as-tu trouvés?

Klára croassa et roucoula, la main tendue vers l'avant. Elle était sûrement contente de rouler en calèche. J'ai pensé que

le prince allait la tuer ; Seigneur Jésus, c'est qu'il pouvait piquer de ces colères ! Les chevaux écumaient, Klára gloussait, le prince jurait, le cocher était à deux doigts de sangloter de honte, et moi, je réfléchissais à un plan pour dénicher ces fameux chrysanthèmes.

– Excellence, nous n'arriverons à rien de cette façon. Il vaut mieux chercher sans Klára. Nous allons tracer sur une carte un cercle de trois kilomètres de rayon et nous le partagerons en secteurs, que nous explorerons maison par maison.

– Mon ami, dit le prince, il n'y a pas le moindre parc à trois kilomètres de Lubenec !

– Tant mieux, dis-je. Dans un parc, vous rentreriez bredouille, à moins d'y chercher un agérate ou un canna. Regardez, là, au pied de la tige, il y a un peu de terre ; ce n'est pas de l'humus, c'est de l'argile grasse, jaunâtre, très probablement fertilisée avec des excréments humains. Nous devons chercher un endroit où il y a aussi beaucoup de pigeons car voyez-vous, les feuilles sont pleines de fientes. Le chrysanthème doit très certainement pousser près d'une palissade de piquets en bois, regardez, à la base de cette feuille, il y a un fragment d'écorce de sapin. C'est un indice précis.

– Un indice de quoi ? demanda le prince.

– Eh bien, que nous devons chercher dans toutes les fermes à trois kilomètres à la ronde. Nous allons former quatre secteurs : vous, votre jardinier, mon adjoint Wentzel et moi en fouillerons chacun un, et voilà.

La journée du lendemain débuta sur un nouveau bouquet de chrysanthèmes bleus que m'apporta Klára. Ensuite, j'allai explorer mon secteur, en m'arrêtant dans chaque auberge pour boire une bière tiède, manger un petit fromage du coin et demander aux gens où pouvaient bien pousser des chrysanthèmes bleus. Ne m'interrogez pas, mon ami, sur la diarrhée que j'ai pu avoir après tous ces fromages. Il faisait très chaud, comme parfois fin septembre, et je dus pénétrer dans chaque chaumière et essayer toutes sortes d'insultes, car les gens me prenaient pour un fou, un représentant de commerce ou un agent de l'administration. Le soir venu, une chose était sûre et certaine : il ne poussait dans mon secteur aucun chrysanthème bleu. Rien ne fut trouvé non plus dans les trois autres. Pourtant, Klára rapporta un nouveau bouquet de chrysanthèmes bleus arrachés de leur pied.

Vous savez, un prince, c'est tout compte fait un grand seigneur : il convoqua les gendarmes, leur mit dans la main un chrysanthème bleu, et leur promit monts et merveilles s'ils découvraient l'endroit où poussait la fleur. Les gendarmes, Monsieur, sont des gens cultivés, qui lisent les journaux ; de plus, ils connaissent chaque coin et recoin, et jouissent d'une influence énorme. Imaginez, Monsieur, ce jour-là, six gendarmes, accompagnés de gardiens de la paix, les maires des communes avoisinantes, les enfants des écoles conduits par leur maître, et même une troupe de tziganes, tous fouillèrent la campagne dans un rayon de trois kilomètres, arrachèrent tout ce qui fleurissait et rapportèrent leur récolte au château.

Seigneur Jésus, il y avait de tout, c'était comme à la Fête-Dieu ; mais, bien sûr, de chrysanthème bleu, point... Nous fîmes surveiller Klára toute la journée ; le soir, elle s'esquiva et, passé minuit, elle m'apporta une pleine brassée de chrysanthèmes bleus. Nous la mîmes immédiatement au cachot, pour qu'elle n'aille pas tous les arracher ; seulement nous ne savions plus que faire. Je vous jure, c'était vraiment déconcertant ; pensez donc, un territoire grand comme la main...

Écoutez, on a tous le droit d'être grossier quand on se trouve dans une misère noire, ou quand on fait face à un échec ; je sais ce que c'est. Mais lorsque le prince, dans un accès de fureur, vint me dire que je n'étais pas moins idiot que Klára, je lui rétorquai que je n'allais pas me laisser injurier par une espèce de vieux crétin comme lui, et je filai tout droit à la gare ; depuis lors, je n'ai plus remis les pieds à Lubenec. Une fois assis dans mon wagon, quand le train s'ébranla, je me mis pourtant à pleurnicher comme un gamin, Monsieur, car jamais plus je ne verrais de chrysanthème bleu, je les quittais pour toujours. Et voilà qu'au milieu de mes larmes, je jetai un œil par la fenêtre et je vis, tout près de la voie, quelque chose de bleu... M. Čapek, ce fut plus fort que moi : je bondis de ma place et tirai la sonnette d'alarme, sans même m'en rendre compte. Le train grinça dans un serrement de freins et je m'effondrai sur le siège d'en face, où je me cassai ce doigt... Quand le contrôleur accourut, je bégayai que j'avais oublié quelque chose à Lubenec, et je dus payer une amende de tous les diables. Monsieur, je jurai comme un charretier,

tout en clopinant le long de la voie ferrée en sens inverse, pour retrouver ce bleu. “Imbécile, me dis-je, si ça se trouve, ce n'est qu'un aster d'automne, ou quelque autre cochonnerie de fleur bleue, et tu viens de jeter une sacrée somme par la fenêtre !” Je parcourus ainsi cinq cents mètres ; je pensai déjà que le bleu ne pouvait pas être si loin, que je l'avais dépassé, ou que j'avais tout simplement rêvé, quand soudain j'aperçus, sur une espèce de petit remblai, une maisonnette de garde-barrière et, par-dessus la palissade, je vis dans son jardin le fameux bleu. C'étaient deux massifs de chrysanthèmes bleus.

Monsieur, même un enfant sait ce que les gardes-barrières font pousser dans leurs jardins. À part des choux et des pastèques, on y trouve généralement des tournesols, deux ou trois roses rouges, des roses trémières, des capucines et quelques dahlias. Or, ce type-là n'avait même pas ça : seulement des pommes de terre, des haricots, un sureau noir, et là, dans un coin, ces deux massifs de chrysanthèmes bleus.

– Dites-moi, lui lançai-je par-dessus la clôture, où avez-vous trouvé ces fleurs-là ?

– Ces fleurs bleues ? dit le garde-barrière. Elles étaient déjà là du temps de Čermák, l'ancien garde qui est mort. Seulement il est interdit de marcher sur la voie, Monsieur. Regardez l'écriteau : “Défense de marcher sur la voie.” Qu'est-ce que vous venez faire par ici ?

– Je vous remercie, mon ami. Par où passe-t-on pour venir chez vous ?

– Par la voie, répondit-il. Mais personne n’a rien à faire ici. Qu’est-ce que vous voulez ? Filez, espèce d’abruti, sans mettre les pieds sur la voie !

– Alors, par où dois-je filer ?

– Veux pas le savoir, cria-t-il, en tout cas, pas par la voie !

Je m’assis alors sur le remblai et je dis :

– Hé, grand-père, vendez-moi donc ces fleurs bleues !

– Non, grogna le garde-barrière, et puis fichez-moi le camp d’ici. Il est défendu de s’asseoir là.

– Pourquoi donc ? Où est-il indiqué que je ne peux pas m’asseoir ici ? Il est simplement interdit d’y marcher, or je ne marche pas.

Le vieux fut soufflé par ma réplique et se borna à m’injurier par-dessus la clôture. C’était sûrement un homme qui vivait seul ; il cessa bientôt de m’insulter pour se parler à lui-même. Au bout d’une demi-heure, il partit inspecter la voie.

– Alors, dit-il en s’arrêtant devant moi, vous fichez le camp, oui ou non ?

– Impossible, fis-je, il est interdit de marcher sur les rails, et il n’y a pas d’autre issue.

Le garde réfléchit un moment.

– Bon, dans ce cas, reprit-il, quand je descendrai derrière ce remblai, vous n’aurez qu’à vous en aller par la voie ; je ne verrai rien...

Je le remerciai chaudement, et quand il eut disparu, je pénétrai dans son jardin en escaladant la palissade et je

déterrai avec sa propre bêche les deux massifs de chrysanthèmes bleus. Oui, Monsieur, je les ai volés. Je suis un type honnête, je n'ai volé que sept fois dans ma vie ; et chaque fois, c'étaient des fleurs.

Une heure plus tard, j'étais assis dans le train, avec les chrysanthèmes dérobés. Quand celui-ci repassa devant la maisonnette du garde-barrière, je le vis qui se tenait là, drapeau à la main, grimaçant comme le diable en personne. Je lui fis signe en agitant mon chapeau, mais je ne crois pas qu'il m'ait reconnu.

Eh bien, vous voyez, Monsieur : à cause de cet écriteau portant l'inscription "Défense de marcher sur la voie", ni nous, ni les gendarmes, ni les tziganes, ni les enfants, personne n'avait eu l'idée d'aller chercher les chrysanthèmes bleus par là-bas. Voilà quel est le pouvoir d'un panneau d'interdiction. Peut-être que, dans les maisonnettes des gardes-barrières, il pousse des primevères bleues, ou l'arbre de la connaissance, ou la fougère d'or ; seulement personne ne les découvrira jamais, parce qu'il est strictement interdit de marcher sur la voie, et basta. Seule Klára la folle avait osé pénétrer jusque-là, car elle était faible d'esprit et ne savait pas lire.

C'est pourquoi j'ai nommé ce chrysanthème bleu "Klára". Voilà quinze ans que je le dorlote. Mais j'ai dû l'affaiblir en lui donnant de la trop bonne terre, bien humide – cette brute de garde ne l'arrosait pas, la terre de son jardin était de l'argile dure comme du ciment. Pour résumer, dès le prin-

temps, mes chrysanthèmes sortent de terre, en été leurs feuilles jaunissent et en août ils dépérissent. Imaginez un peu ; je suis le seul au monde à avoir des chrysanthèmes bleus et je ne peux même pas le prouver ! “Bretagne” et “Anastasia” tirent bien un peu sur le lilas ; mais si un jour “Klára” se décide à fleurir, on en parlera dans le monde entier. »